

LA POÉSIE D'ABDOURAHMAN A. WABERI: VERS UNE IDENTITÉ DU SUJET

Genovaitė Dručkutė

Maître de conférences du Département d'histoire et de théorie de littérature
de l'Université de Vilnius

Dans les grandes oeuvres du modernisme le rôle du sujet est essentiel : l'oeuvre se révèle comme un champ d'exploration de son existence, et son identité se constitue tout au long d'une fiction ou d'une écriture poétique. Par contre, à l'époque postmoderne on a assisté à un changement radical de la situation du sujet et on a constaté une crise de sa prise de conscience et de son identité. Pas mal de temps s'est écoulé depuis cette constatation, et il est intéressant de voir comment en est-il aujourd'hui, dans le domaine de poésie au moins.

La poésie francophone, avec d'autres textes des écrivains de la francophonie, occupe de plus en plus la pensée critique actuelle. Le présent article propose une réflexion sur la problématique indiquée et le livre de poèmes *Les nomades, mes frères, vont boire à la Grande Ourse* (Éditions Pierron, 2000) d'Abdourahman A. Waberi¹ aidera à cerner la situation identitaire du sujet.

¹ Abdourahman A. Waberi, né en 1965 à Djibouti ville, quitte son pays en 1985 afin de poursuivre des études en France, à Caen. Il y reste, devient professeur d'anglais en lycée, écrit une thèse. Il commence à publier à partir de 1994, et un certain nombre d'ouvrages a paru : des recueils de nouvelles et d'essais, trois romans, des poèmes.

Dans une conférence donnée aux étudiants de l'Université de Vilnius (octobre 2004), A. Waberi a souligné que la littérature de son pays a le même âge des écrivains ; ce n'est pas le cas de vieilles nations. Son propos confirme la caractéristique principale du phénomène de la francophonie – sa diversité ; il n'y a pas lieu de parler d'elle comme d'une entité homogène. Il y a la francophonie des pays comme la Suisse et la Belgique où le français est une langue du terroir, leurs littératures ont une tradition considérable. Il y a la francophonie des anciennes colonies françaises, comme celle de Djibouti, dont l'indépendance n'est pas de longue durée, et leurs littératures sont considérées comme émergentes. Le problème de la langue française y est un des plus grands, le rapport des écrivains avec le français se montre complexe. D'une part, le français connaît le statut de langue du colonisateur – apportée, introduite, celle d'un «Autre», d'un «étranger». De l'autre part, ces littératures d'Afrique, émergées dans le contexte de décolonisation, lui doivent la promotion. Grâce à l'actualité soudaine géo-politique elles ont pu bénéficier d'une attention plus grande du public. Il est vrai aussi que ces textes sont souvent traités comme de simples témoignages

ou des documents de circonstance. Certains écrivains se croient donc obligés de prendre en charge l'histoire de leurs pays, de se faire leurs porte-parole. Du coup ils ont à résoudre les problèmes d'identité - comme écrivains et comme représentants d'un pays et à définir leur position vis-à-vis de la culture et de la langue française : rompre ou continuer? L'alternative en question est surtout fixée dans le premier temps après la décolonisation. Par la suite, la critique de la littérature francophone souligne que les écrivains des générations postérieures se sont montrés réservés face à l'idée de se définir sur la base d'une seule appartenance nationale; c'est ce qu'on peut aussi constater dans le cas de Waberi. Lui, comme les autres écrivains francophones, est plutôt enclin à établir un principe de corrélation entre rapport au territoire concret et les tendances générales de littérature. Cette prise de position permet aux écrivains et poètes de dire l'ailleurs de l'Europe en français, donc, une langue européenne, et de produire un discours sur l'Afrique. L'utilisation de la langue française assure une distance critique pour mieux se percevoir : par rapport à l'Autre qui nie ou méconnaît l'identité primaire de l'écrivain, mais aussi par rapport à sa propre identité en crise, s'il y a bien sûr une crise. L'appartenance à la francophonie fait entrer les écrivains dans le champ littéraire transnational, dont une certaine autonomie et spécificité contribuent à créer un autre système de reconnaissance qu'une appartenance nationale limitée.

La théorie postcoloniale met l'accent sur les rapports de culture dominante à culture dominée, sur un jeu d'interdépendance culturelle. C'est l'usage du français qui assure l'accès à un dialogue interculturel. La thématique et la problématique de l'identité sont placées au centre de la réflexion théorique et critique. La question de l'identité - de soi, de sa nation -

est posée comme celle d'interaction entre une culture originaire et des apports de l'Occident, de la France notamment, souvent dans une perspective critique. La situation interculturelle des écrivains et des poètes francophones les met dans un rôle de médiateurs entre deux mondes, souvent en tension. Aussi la littérature semble-t-elle plus apte que d'autres domaines à exprimer la différence².

Le sujet des poèmes de Waberi³ est la figure de nomade. C'est un être dont la caractéristique est l'absence d'établissement, d'habitation fixe, une errance sans fin, une instabilité. Le monde entier est sa patrie, sa maison, néanmoins de brefs retours dans le pays d'origine sont possibles. Dans les poèmes en question cette figure prend des traits de «voyageur heureux», «nomade enfant», d'«enfants, dispersés, désormais, aux quatre coins du vaste monde», «d'autres» qui «se dépoussièrent, se lèvent et marchent droit, vers l'ouest, cap sur des mirages», de «jeune homme (...) désorienté». Le climat d'errance est créé par un lexique abondant de voyage, de déplacement: des mots et des images tels que «un port, une ville, garnison, simple voie ferrée», «des montagnes sculptées, des plaines d'ombre, des enclaves d'horizons», «les sillons enflammés du désert» pour n'en citer que quelques-uns.

Paradoxalement, la figure de nomade, qui serait la négation même de l'identité du sujet, se révèle comme une grande force de sa création. L'état de nomadisme est perçu par le

² Sur le problème des littératures francophones et d'approche postcoloniale à voir : Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2005 ; *Littératures postcoloniales et francophonie*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2001 ; Dominique Combe, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995.

³ Abdourahman A. Waberi, *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande Ourse*, Sarreguemines, Éditions Pierron, 2000.

sujet comme normal et non conflictuel. Dans un court poème le sujet dit : «et l'on me jurera d'avoir ouï le fantôme du voyageur heureux», et dans l'autre : «nous habitons au seuil du soleil vous ne me croyez pas ? venez visiter ma maison si le cœur vous en dit». L'usage des mots aux connotations de bonheur (heureux, soleil, invitation à visiter) souligne l'identité vécue pleinement par le sujet. Le cycle de petits poèmes en prose «8 visages» finit par une note pathétique : «Il ne paraît pas perdu dans le temps, il s'entête à nous sourire. Il est beau, il est fort, il est noir et jeune. Il tient à croquer, à pleine bouche, igname de la vie». L'usage d'une anaphore souligne l'optimisme des vers. Le recours à un exotisme africain – igname⁴ qu'on fait découvrir à tous ceux qui lisent ces poèmes noue un lien entre les lecteurs des pays différents.

Le cycle de «Cartes postales» s'ouvre par un court poème «L'élixir de l'exil». L'oxymoron du titre, renforcé par les assonances et les allitérations, renvoie à une signification positive de l'exil, de l'éloignement forcé ou voulu du pays natal. Le décalage spatial et temporaire est bénéfique pour le sujet : «c'est aller à Carthage pour mieux comprendre Djibouti c'est l'ailleurs au secours de l'ici».

Dans une interview donnée à l'hebdomadaire littéraire lituanien⁵, il y a deux ans, à la question quel est le pays qu'il représente, Waberi a répondu qu'il était né à Djibouti, y avait passé presque la moitié de sa vie, qu'il se sent très attaché à ce pays. La vie l'a fait venir et s'enraciner en France dont il est maintenant le citoyen, il s'en réjouit beaucoup, on le présente partout comme un poète français. On

⁴ Une plante tropicale vivace et grimpante, à gros tubercules farineux qui sont utilisés en Afrique pour l'alimentation.

⁵ *Literatūra ir menas*, 2004.11.12., 2.

voit que le poète lui-même ne prend pas sa situation comme un schisme. On peut constater une coexistence heureuse des deux côtés de sa personnalité, des côtés qui auraient pu être adversaires. Cette coexistence heureuse a donné pour résultat la réflexion et l'expression d'une autre forme de nomadisme ; d'ailleurs, le poète en est conscient et le dit explicitement. «Si j'avais un drapeau, je pourrais représenter quelque pays – précise A. A. Waberi en répondant aux questions de la journaliste. – Mais dans le monde de l'imagination ce n'est presque pas possible. (...) Si je devais choisir quoi représenter, je dirai que je représente la langue française. J'aime beaucoup la langue française». Il se considère donc comme un représentant de la langue française. Voyons comment cette prise de conscience se traduit dans les textes poétiques.

Une errance perpétuelle linguistique, littéraire, culturelle c'est notamment une autre face du nomadisme du sujet. Il a recours à l'hétéro-linguisme qui est considéré comme une caractéristique forte des littératures francophones. D'après la théorie postcoloniale, le phénomène d'hétéro-linguisme se définit comme la présence dans le texte d'idiomes étrangers. Plusieurs langues sont parlées à Djibouti: l'arabe (langue officielle), le français (langue des anciens colonisateurs, imposée, mais pour beaucoup d'enfants langue de scolarité, Waberi y compris, langue de tout un patrimoine littéraire, culturel étranger, apporté), l'afar et le somali. Dans le poème «Ouabaïne» le sujet déclare:

«j'ouvre le dictionnaire
et je lis: «n.f. (1897 ; du somali ouabaïo).
Méd. L'un des glucosides cardiatonique ...
extrait
des graines du strophante glabre».
Voilà la seule contribution détectable du
somali au français».

On ressent ici une légère ironie du sujet dont il ne se contente pas et dans quelques pages on peut lire un autre court poème :

«l'ouvre-oeil (*) qui tait sa douleur
pousse plus loin comme le chacal
l'horizon à cueillir
l'ouvre-oeil déroule d'un même élan
le parchemin du jour et les entrailles de la nuit
les étoiles de mer narguent le midi
le poème tente d'enlacer encore
le ressac des mots dits».

Un astérisque à côté du mot «l'ouvre-oeil» renvoie à une note en bas de la page: «P.S.: cet ouvre-oeil qui porte en filigrane sa racine souterraine dérobée à la langue somalie, ça pourrait être l'aube, soeur de l'horizon»

La réalité de Djibouti a d'autres références dans les poèmes: désignations topographiques (Ardoukoba – nom d'un jeune volcan ; Habash – Éthiopie, Ambouli – nom d'une rivière) ; noms des personnes (Bilalle – premier muezzin de l'islam). Tout ce recueil de poèmes est dédié «à Osman, l'isolé Soleil de Toronto», plusieurs poèmes ont des dédicaces ou des titres empruntés aux oeuvres des poètes africains, sans oublier des commentaires parsemés en bas des pages. Tous ces paratextes ainsi que des images poétiques créées d'après les détails de la vie africaine, comme de la vie française proposent une lecture des poèmes à plusieurs niveaux. Le sujet s'adresse à l'imagination, aux sentiments, aux connaissances des lecteurs, lui-même passant imperceptiblement d'un domaine à l'autre. Partout il se sent «à la maison». Un «caravane de mots» traverse l'imagination, les pouvoirs créateurs du sujet en renforçant ainsi son côté nomade. Un passage facile de l'oralité à la culture écrite gomme une opposition qui aurait pu apparaître entre les vieilles traditions orales

du pays d'origine et non moins vieille tradition étrangère, écrite celle-ci. Une dichotomie possible est résolue par le sujet dans l'espace des poèmes:

«j'ois l'arrière-pays de l'enfance
les calligraphies sages de la mémoire (...)
j'ois aussi les chaînes de mots d'un hier
lointain (...)
la littéralité révèle les peurs ancestrales (...)
j'ois la voix d'homme de l'oued
où l'on rejoue la vieille aversion
entre le récitant et l'écrivain qui perd la foi».

Le sujet se rend compte que ce sont la mémoire et «l'éternelle répétition du Mot» qui assurent sa survie (et celle du Mot), il se pose pour but de capter «les mots errants», de fixer des «poèmes nomades». On voit finalement que l'identité du sujet s'affirme et se déploie dans le domaine de la langue, des mots du pays d'origine et du pays d'élection, dans le domaine de l'écriture poétique. «Prendre pour pays-à-soi la page blanche» – déclare le sujet dans un des poèmes. Le recueil se clôt par un poème à l'intonation rhétorique.

«O jeune homme pleure tout ton soûl!
désorienté comme l'étoile dilacérante
sans soleil ni fourmillant récif
ton oeil quête son Orient par-devers toi
ta conscience: un manteau d'emprunts usé».

S'il y a eu une dualité du sujet, elle est résolue dans l'usage de la langue et de l'écriture. Pour le sujet de Waberi la possession de l'écriture, de la littérature, de la culture, de l'histoire (sienne, étrangère) ne pose pas de problème. L'écriture comme une expression privilégiée de toutes ces interdépendances devient en même temps l'écriture de l'identité du sujet. La création poétique est ce «territoire» stable et fiable de l'existence du sujet, le lieu de son identité.

Adresse de l'auteur:
Département d'histoire et de théorie de littérature
Université de Vilnius
Rue Universiteto 5, Lt-01513 Vilnius
E-mail : visuot.lit@ff.vu.lt